

XXVe CONFERENCE DE KENT
 =====

L'EXAMEN DU MALADE (suite)

Apprends ce qui surprend.

Prof. JOANNON

Organon, §§ 95-98

Les malades en général viennent se plaindre au médecin et attirent son attention sur des choses banales et ordinaires, alors que ce sont les symptômes singuliers, bizarres, les symptômes personnels et caractéristiques qui sont en réalité l'essentiel et fournissent l'indication du remède. Les symptômes qui se dérobent le plus à l'observation du médecin sont souvent ceux qui précisément le guident vers le remède approprié; cependant, ils finissent toujours par transparaître et malgré tout par se révéler d'une façon ou d'une autre.

Au sujet de ce genre de symptômes, le malade vous dira "Oh, j'ai toujours eu ça et je ne supposais nullement que ce symptôme puisse avoir un rapport quelconque avec ma maladie!" Et lorsque vous lui demandez: "Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?" Il vous répond: "Je ne pensais pas que cela eût la moindre importance; c'est tellement insignifiant".

Bien souvent, le praticien s'aventure alors à donner un médicament. Il se sent dans l'obligation de faire une prescription, mais n'a aucune raison sérieuse et valable pour penser qu'il a trouvé le remède approprié. L'anamnèse du malade est en effet si confuse et embrouillée, les symptômes obtenus sont tellement courants et quelconques, qu'on les retrouve dans presque tous les médicaments. Comment le médecin, sur des bases aussi fragiles, pourra-t-il être certain d'avoir trouvé le remède? Et cela n'est-il pas confirmé par le fait que malgré les divers médicaments qu'il s'est risqué à prescrire, le malade revient le consulter de mois en mois et d'années en années, sans jamais être guéri?

Ces symptômes dissimulés, qui semblent comme masqués, sont précisément ceux qui sont les plus difficiles à obtenir du patient, parce qu'il les juge sans aucune importance. Ce qui paraît au malade vraiment insignifiant, représente au contraire, très souvent, la caractéristique même de la maladie et concourt à fournir l'indication nécessaire pour le choix du remède.

Laissez-moi illustrer cela par un exemple. Une malade vient vous consulter, elle est lasse et épuisée, son teint pâle présente une expression malade. Elle souffre de céphalées, de troubles digestifs et se plaint de sa vessie, cependant malgré toutes les questions que vous lui posez, vous n'arrivez à obtenir d'elle aucune modalité et aucun symptôme caractéristique. Vous priez cette malade de bien réfléchir et vous insistez pour qu'elle relève ses symptômes par écrit, mais c'est en vain qu'elle revient mois après mois. Vous lui administrez Sulphur, Calcarea, puis Lycopodium et bien d'autres médicaments encore. Parfois, vous arriverez tout de même à découvrir qu'elle est frileuse ou au contraire qu'elle a toujours

trop chaud, et vous aurez alors la satisfaction d'avoir fait quelques pas vers un remède un peu plus individuel, entre tant d'autres parmi les médicaments courants. Puis tout d'un coup, un beau jour, cette même malade vous dit: "Oh! Docteur, je ne comprends pas pourquoi mon urine sent si fort, mais, excusez-moi, elle a tout à fait l'odeur de l'urine de cheval". A l'instant, vous savez que cette particularité est la caractéristique de Nitric acidum, et poursuivant votre interrogatoire, vous demandez: "Depuis combien de temps avez-vous fait cette constatation?" "Depuis combien de temps? mais depuis toujours, je n'imaginai pas que cela put avoir la moindre signification!" Si alors vous vous mettez à examiner les symptômes habituels de Nitric acidum, vous découvrirez que ce remède correspond précisément à toutes les caractéristiques présentées par cette malade.

Voilà la façon dont un "symptôme guide" peut être utilisé. Nitric acidum possède en effet le "symptôme guide": urine présentant une odeur forte et semblable à celle du cheval; mais cependant, si vous basez votre prescription uniquement sur ce symptôme sans que les symptômes généraux ne soient présents, vous arriverez probablement à supprimer les symptômes locaux et ce symptôme particulier seulement, mais ces derniers ne tarderont pas néanmoins, après un certain laps de temps, à reparaître. Vous n'aurez fait qu'une thérapeutique purement parcellaire. Le symptôme-guide ne doit être utilisé que pour examiner si le remède auquel il appartient possède aussi tous les autres symptômes répondant au malade que vous avez à guérir.

Ce que je viens de vous décrire n'est qu'un cas hypothétique. Dans le feu de votre pratique, vous verrez, certains jours, quelques-uns de ces cas sur lesquels vous aurez travaillé pendant de longs mois et pour lesquels les malades ont dépensé beaucoup d'argent sans résultat. Vous auriez fait tout aussi bien, et mieux sans doute, en donnant Sac-lac, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le bon remède. Ne vous dites pas: "Pourquoi n'ai-je pas pensé plus tôt à ce remède!" Il n'était pas possible de le déterminer avec les éléments que vous possédiez. Vous pouvez seulement vous reprocher de ne pas avoir songé à demander à votre malade: "Quelle est l'odeur et l'apparence de vos urines?" Et encore, combien de fois n'ai-je pas posé cette question sans obtenir de réponse affirmative alors que la malade le savait parfaitement bien, puisqu'un beau jour, sans rime ni raison, elle demande pourquoi son urine présente une odeur d'urine de cheval et avoue ensuite que depuis longtemps il en était ainsi.

§ 95 - ... Dans les affections chroniques, les malades se sont tellement habitués à leurs longues souffrances, qu'ils ne portent que peu ou point d'attention à de petits symptômes accessoires, coutumiers, souvent très significatifs (caractéristiques) et décisifs pour guider vers le choix du remède...

Il y aurait bien entendu, beaucoup à dire sur toutes les difficultés rencontrées par le praticien, pour l'obtention de symptômes utiles au cours de son interrogatoire. On serait tenté de croire que les intellectuels sont plus aptes à vous exposer leurs symptômes correctement, mais c'est là une grande erreur, les gens ignorants le font souvent beaucoup mieux, parce qu'ils ont plus de simplicité, ils ne déguisent pas leurs

symptômes; ils vous racontent les moindres détails, et cela d'une façon plus naturelle et qui se rapporte mieux au langage de nos remèdes. Notre symptomatologie médicamenteuse, pour une grande part, a été rapportée dans un langage très courant et ce langage simple est généralement beaucoup mieux employé par les gens frustes et non cultivés, plutôt que par ceux des classes privilégiées. Les gens fortunés et mieux éduqués sont aussi plus nerveux, plus anxieux et ont déjà été examinés par de nombreux professeurs. Lorsqu'il s'agit d'une maladie chronique, tout médecin de quelque réputation est aussitôt consulté par ces malades aisés, qui les visitent les uns après les autres. Aussi, lorsqu'ils arrivent chez vous et décrivent leurs symptômes, emploient-ils les termes techniques entendus par les nombreux confrères qu'ils ont consultés, tant et si bien que lorsqu'ils ont fini de vous raconter leur histoire, vous n'avez rien appris en ce qui les concerne personnellement, vous n'avez entendu que des termes savants souvent déformés, des généralités, et vous n'êtes pas plus avancés! C'est seulement graduellement que vous arriverez à leur faire employer un langage simple et sans afféteries pour décrire leurs souffrances.

Il y a aussi ceux qui, souffrant depuis de nombreuses années de troubles chroniques, sont devenus quelque peu hypochondriaques et vous consulte toujours avec un dossier ou une longue liste de leurs maux, exposés dans les termes les plus scientifiques. Ils ont dépensé une petite fortune ont appris une quantité d'expressions pathologiques diverses et sont intoxiqués par toute la variété des drogues ingurgitées. Le médecin devra être très diplomate avec ce genre de patients, car ils sont fort irascibles et vous glissent facilement entre les mains.

Hahnemann parle ici d'une autre catégorie de malades, ceux qui

§ 96 - ... dépeignent leurs souffrances sous des douleurs trop vives, et se servent d'expressions exagérées, dans le but d'impressionner le médecin afin qu'il les secoure plus promptement.

Cela est d'abord particulièrement caractéristique aux Irlandais et aux Méridionaux. Vous observerez qu'ils décrivent leurs symptômes avec emphase, avec des expressions ampoulées et ronflantes, étant réellement et sincèrement persuadés que, s'ils se font passer pour très malades, le médecin leur portera une plus grande attention et leur prescrira des médicaments beaucoup plus énergiques, alors que s'ils n'exagéraient pas fortement leurs maux, on s'occuperait moins d'eux en s'en débarrassant par l'ordonnance d'un petit remède quelconque.

Puis nous avons la classe des névropathes qui prétendent ressentir tous leurs maux d'une façon plus forte et plus marquée que quiconque. Chez eux, tout est suraigu, tout est forcé. C'est ce que vous observerez chez les hypersensitifs, les grands nerveux et souvent dans l'hystérie. Le médecin restera désarmé en présence de ces excentriques, parce que l'homéopathie consiste à s'assurer de toute la vérité et rien que la vérité. Il est aussi préjudiciable de recueillir trop de symptômes que pas suffisamment. Toute exagération ou dénaturation des symptômes, exprimée soit par le malade, soit par le médecin, n'aboutira qu'à un échec au point de vue thérapeutique.

Il faut cependant retenir que cette tendance à exagérer doit

être considérée elle-même comme un symptôme intéressant. Quand vous avez constaté qu'un malade, en décrivant son état, brode et dépasse la mesure tant dans la qualité que dans la quantité de ses symptômes, vous inscrivez simplement dans vos notes: "Tendance à exagérer ses symptômes", manifestation qui correspond à quelques-uns de nos remèdes, comme : Cann-i., ether., Nux-m., plb. et stram. Mais encore, là il faut vous méfier, car on ne peut nullement être certain des symptômes dont le malade souffre véritablement et de ceux qu'il imagine.

Il est cependant une chose sur laquelle il n'y a point de doute, à savoir que des personnes sans aucun symptôme ne consultent pas de médecin. Il est bien peu probable qu'un individu puisse forger le tableau d'une maladie de toute pièce, et le seul fait qu'il désire aller voir un docteur en imaginant ou en exagérant des symptômes et des souffrances, constitue déjà en lui-même un état morbide, car aucune personne dans l'équilibre de la santé ne se comporterait de cette manière. Il faut donc prendre tout cela en considération, car en fait, n'est-ce pas là peut-être le premier et le seul élément à retenir dans ce que de tels malades révèlent? Cette exagération doit par conséquent être jugée avec tact et sagesse.

§ 96 - note a. - Les hypochondriaques même les plus malades et les plus insupportables, n'inventent jamais intégralement des symptômes et des souffrances qu'ils ne ressentent effectivement. On peut s'en assurer en comparant leurs plaintes à des périodes différentes plus ou moins espacées, alors que le médecin ne leur donne rien ou du moins ne leur administre qu'une substance neutre non médicinale...

Le plan d'Hahnemann consiste à comparer de temps à autre les symptômes dont le malade se plaint au cours d'interrogatoires successifs et espacés, sans administrer aucun médicament. Un sujet ne peut se souvenir exactement des symptômes variés qu'il aurait précédemment inventés ou entendu raconter; si bien qu'en laissant un laps de temps suffisamment long entre plusieurs interrogatoires, dont vous avez pris note, cet intervalle entre les consultations ne va pas lui laisser l'occasion de se souvenir de ce qu'il a dit la fois précédente. Comparez ensuite les symptômes répétés à plusieurs reprises par ce malade, et acceptez comme valables ceux qui se reproduisent régulièrement. C'est là où le jeune praticien sera sans doute dérouté jusqu'à ce qu'il ait acquis suffisamment d'expérience des malades, lui permettant de juger de la nature des symptômes auxquels on doit s'attendre dans de pareils cas, de ceux qu'il faudra retenir et de ceux qu'il faudra mettre de côté.

Parmi les autres obstacles à prendre en considération lors de l'examen d'un cas, il y a la paresse; le sujet est trop paresseux pour écrire ses symptômes quand ils se produisent, et, en présence du médecin, il est trop indolent ou négligent pour se rappeler quand on les lui demande. Même chez son docteur, ses symptômes ne lui reviennent plus à l'esprit, et il est trop insouciant et apathique pour en prendre note quand il les ressent. Quand un malade ne sait pas raconter ses symptômes, il convient de lui apprendre à les inscrire quand ils apparaissent, et s'il ne veut pas s'y plier, le médecin doit exiger qu'il le fasse ou alors refuser de le soigner. Il est quelquefois très important qu'un malade inscrive ses symptômes sous forme de memorandum au fur et à mesure de leur manifestation.

Il ne s'agit pas d'écrire le soir seulement ce qui s'est présenté dans la journée, mais aussitôt qu'un symptôme apparaît, il doit le noter immédiatement, dans un langage simple et naturel, en décrivant la sensation, la localisation, l'heure du jour où il se produit ou disparaît, ainsi que ses modalités. Retenez que l'indolence et l'oubli sont autant d'obstacles à l'obtention des symptômes. Cela cependant est exceptionnel et ne doit pas faire croire qu'en homéopathie les malades doivent, tels des hypochondriaques, passer leur temps à s'observer et à noter leurs sensations.

De nos jours, la candeur et l'innocence ne semblent plus exister ici-bas, et il s'est développé dans la race humaine une sorte de pudibonderie et de fausse pudeur qui empêchent les malades de dire simplement les choses comme elles sont. Certains patients nient sciemment avoir contracté une blennorrhagie ou s'être exposé à quelque affection similaire. Si notre humanité avait vécu dans l'ingénuité et l'innocence jusqu'à nos jours, les femmes viendraient vers le médecin sans cette attitude de gêne et lui parleraient à coeur ouvert, et tout naturellement de leurs indispositions, voire même des questions physiques ou morales propres à leur sexe, ainsi que de ce qui touche à leur tempérament et à leur état psychique. Hélas, en réalité, il en est tout autrement et ce n'est pas sans difficulté, certes, à cause de cette fausse pudeur que le médecin arrive à arracher de tels symptômes. Tout malade qui vient consulter un docteur, devrait arriver à faire abstraction de sa réserve en ce domaine. Vous verrez que les plus candides sont ceux qui le plus aisément s'en dépouillent, lorsqu'il n'est pas question de vraie modestie, car ce qui compte après tout c'est de dire simplement toute la vérité et rien que la vérité. S'il s'agit d'une épouse, elle devra pouvoir parler sans fausse honte de tout ce qui peut être anormal entre elle et son mari; à ce moment le médecin n'aurait plus qu'à écouter et, puisqu'il aurait déjà recueilli la vérité, il ne lui resterait donc que très peu de questions à poser à ce sujet. Je me remémore un certain nombre de malades, principalement parmi les femmes, qui, lors des premières consultations, paraissent être dans un tel état d'inhibition, dans l'obligation où elles se trouvaient de devoir exposer leurs symptômes en ma présence, qu'elles en oublièrent ce qu'elles avaient à dire, et ce n'était qu'après avoir montré beaucoup de patience qu'elles retrouvaient leur sang-froid et se sentaient capables de se confier alors à moi en toute franchise. Certes, il est parfois difficile de mettre un malade à son aise, mais c'est une chose indispensable à prendre en considération, afin de développer cette qualité qui constitue en fait un véritable talent. Le médecin devra se donner toute la peine possible pour l'acquiescer, dans le but de pouvoir mettre à son aise un patient timide et impressionné.

Pour être à même de se former une image intégrale de la maladie, une image fidèle dans ses moindres détails, il faut que le médecin possède énormément de tact, de réserve et de discrétion, une connaissance approfondie du coeur humain, beaucoup de psychologie et de patience. Dans le monde, il doit avoir une vie intègre, posséder une réputation honnête, respectable et d'une parfaite bonne foi, en bref, être aux yeux de tous un homme d'honneur.

Hahnemann dit que la négligence, l'indolence, la nonchalance et

l'entêtement sont autant d'obstacles qui empêcheront le médecin d'acquérir les qualités nécessaires à un homoéopathe pour saisir l'esprit de la Matière médicale, et pour devenir compétent de sa science. S'il a la réputation d'être paresseux et superficiel, comment pourra-t-il acquérir le respect et la considération de son entourage et comment sera-t-il capable de relever l'image fidèle et intégrale de la maladie?

Hahnemann avait une connaissance admirable et une compréhension parfaite du coeur humain; sujet d'un grand intérêt et qui ne saurait être négligé: la connaissance du coeur humain, la perception des états d'âme. Malheureusement, il semble y avoir dans la société un nombre fort restreint de personnes possédant cette connaissance. Combien d'entre eux se sont-ils jamais analysés, combien connaissent leur état d'âme, leurs désirs, leurs impulsions; ils n'ont pas de vie intérieure et donnent ainsi libre essor à leurs tendances dissolues et licencieuses. Pour acquérir une connaissance approfondie de son prochain, il faut commencer par une introspection afin de bien se rendre compte de ses propres impulsions, des réactions éprouvées vis-à-vis de circonstances variées de la vie, ainsi que du contrôle qu'il convient de s'imposer, dans le but de devenir ce qu'on appelle une personnalité. Tous ceux qui satisfont leurs désirs et se laissent aller à toutes les fantaisies sans le moindre contrôle sur eux-mêmes, sont méprisables et ne sont dignes d'aucun respect. Au contraire, ceux qui arrivent à dominer leurs impulsions, deviennent des êtres respectables et méritent la considération. Avec le temps, le médecin qui aura été capable de s'imposer cette ligne de conduite, arrivera à si bien comprendre le coeur humain et à connaître réellement la valeur du langage des sentiments affectifs de ses malades, qu'il acquerra la sympathie de tous ses semblables.

En guise de conclusion, nous ajouterons - (Trad.):

Gagner la confiance du malade.

Le rôle du médecin est immense. C'est comme, dit Carton, un Rédempteur; il est placé entre le malade et la nature ou son Auteur, c'est l'intermédiaire, le "médiu". Il a une place privilégiée par les confidences dont il est l'objet. C'est bien, selon le dicton hindou :

"Le Prêtre à qui Dieu a confié la garde du temple humain".

Quel rôle admirable que celui du médecin qui a vraiment compris la mission qu'il a à remplir :

Ecouter,
Comprendre,
Aider,
Guérir, sinon
Soulager et
Consoler.

Acquérir la confiance de ses malades, savoir créer l'ambiance favorable à leur extraversion, sans rien forcer, c'est là le début de l'acte thérapeutique, et pour l'homoéopathe, cela lui permettra d'effectuer combien de brillantes guérisons.

Je n'oublie pas ce professeur ayant vu toutes les célébrités pour un asthme invétéré que personne n'avait pu soulager, me révéler spontanément qu'il était exhibitionniste et me dire: "C'est la première fois, depuis

25 ans, que je dis ce secret à quelqu'un".

Cette précieuse confiance me permit de déterminer son remède qui était Phosphorus; consultez votre Répertoire à Shameless, c'est-à-dire sans pudeur, expose the person, où se trouvent cinq remèdes, mais Phos. était le seul répondant à la totalité de ses symptômes d'importance maxima et ce remède fut pour lui d'une aide considérable.

Et cette dame de 67 ans qui avoue dès la première séance être onaniste, quoique faisant partie d'une secte religieuse suivie avec piété et qu'elle ne sait pourquoi elle me dit son secret, caché à tout le monde depuis sa jeunesse! Hahnemann expose dans son Organon au § 93 a, les symptômes humiliants.

Ne pas se moquer de ces malades, savoir prendre leurs dépositions avec sérieux et respect, comme une chose sacrée qui vous est confiée. Combien précisément ces symptômes cachés jusqu'alors, considérés comme n'ayant rien à faire avec leur maladie, sont justement ceux qui donnent la clé de leur état d'âme et par conséquent révèlent ce qu'ils sont réellement.

Oui, connaître le coeur humain est aussi essentiel que de connaître le corps humain; les deux sont indispensables au médecin digne de son art et Hahnemann, comme Kent, insistent sur la valeur considérable de cette connaissance.

Ce n'est pas l'anatomie pathologique, ni les examens de laboratoire les plus complets qui nous feront comprendre les sentiments affectifs de celui qui souffre, ni même et surtout par nos études officielles et les brillantes cliniques de tel ou tel professeur où ces questions-là ne sont jamais abordées. Mais, c'est par l'étude de la psychologie de tous les jours apprise le plus souvent tout seul, au contact des malades, que le vrai médecin acquiert progressivement cette connaissance du coeur humain.

*

* *